

BERNARD ZIMMERMANN, PIED-NOIR

Le trouble dans la nationalité

« **E**nfant, lorsqu'on voyageait en Algérie, je cherchais le panneau indiquant "Verdun". Le 13 mai 1958, j'avais 18 ans et j'étais enthousiasmé par le putsch des généraux. Enfin, la guerre allait finir, et nous allions pouvoir vivre en paix avec les Algériens », se souvient Bernard Zimmermann. Le petit pied-noir grandit à Oran et la seule France qu'il connaît, c'est l'Algérie. Son regard change lorsqu'il entre à l'École normale d'Alger. « J'entendais nos camarades de classe dire qu'ils avaient eu "les melons"... Le 13 mai 1959, un camion de l'armée française a essayé de rafler le cuisinier de l'école pour le forcer à aller manifester sur le forum d'Alger et faire croire que les Algériens soutenaient les généraux. Ça a été le déclic ». L'année suivante, il échappe au service militaire, car de Gaulle ayant décidé de scolariser tous les enfants algériens, les instituteurs pieds-noirs sont réquisitionnés et envoyés au bled. « En 1962, avec ma femme, nous ne pouvions plus mettre les pieds à Oran ; l'OAS menaçait de mort ceux qui continuaient à faire la classe aux Arabes, contrairement à leurs consignes. » L'été 1962, l'instituteur part en vacances en

France et, sous la pression de sa famille inquiète, y reste un an. « L'été suivant, nous n'en pouvions plus. La vie métropolitaine nous semblait très matérialiste. Nous voulions rentrer en Algérie et adopter la nationalité. » Mais, très vite, le clientélisme, la corruption s'installent dans l'administration. « En 1965, Boumediène fait son coup d'État. À Oran et Mostaganem, il y a des descentes dans l'administration pour agresser les femmes qui travaillent et les renvoyer au foyer. C'est ce qui nous a décidés à partir. J'avais réalisé que, sur le plan des valeurs, je me sentais français. »

PIEDS-NOIRS ET OPA DU FN

En 1985, Bernard rejoint l'association Coup de soleil, qui valorise les productions d'artistes originaires du Maghreb. Il fonde ensuite Soleil en Essonne, qui propose des activités culturelles aux résidents du foyer Adoma de Montgeron. Parallèlement, le professeur écrit l'ouvrage « les Résistances pieds-noires à l'OAS » (Éditions l'Harmattan). « Parce que je ne supporte pas qu'on assimile les pieds-noirs à l'OAS. Et encore moins l'OPA menée par le Front national sur cette population. »



TONY ORENCO, « RÉFRACTAIRE NON VIOLENT »

« Je ne veux pas la faire ! »

Ce dimanche de mars, Tony Orenco est descendu spécialement de son arrièrepays toulonnais pour participer au Salon anticolonial et faire connaître l'expérience des « réfractaires non violents » aux plus jeunes. Qui se douterait que ce papy à l'œil malicieux a passé sa jeunesse sous les verrous ? Son refus du service militaire, en 1958, lui a pourtant valu cinq ans de captivité.

« Peut-être la vision de femmes tondues et d'hommes que l'on asphyxait dans les fontaines explique-t-elle ma réticence à toute forme de guerre », analyse le retraité, témoin de la Libération. Son engagement dans le scoutisme protestant, puis à la CIMADE n'y est pas non plus pour rien. « J'avais de longues discussions avec les frères de Taizé, voisins de notre local, très anticolonialistes. Et ma sœur, professeuse en Algérie, s'était mariée avec un Algérien », raconte-t-il. Jeune homme, il est déjà conscient de l'inégalité entre Français et Arabes dans la colonie, de l'existence de la torture...

« J'allais aux convocations de l'armée, mais je leur disais que je refusais de faire mon service. De là, je n'ai plus retrouvé la liberté », raconte Tony. Jugé par les tribunaux militaires, il passe un an à la prison de Metz, deux à celle de Liancourt, dans l'Oise. « Mais je ne m'en-

nuyais pas trop : je donnais des cours d'alphabétisation aux prisonniers maghrébins. » Le jeune homme est libéré le 17 janvier 1963. « Autour, le monde avait changé. J'ai éprouvé le besoin de rentrer dans la vie "normale", et j'ai trouvé un boulot chez un des seuls patrons communistes de Marseille. »

TOUJOURS EN RÉSISTANCE

Pourtant, dix ans plus tard, le naturel revient au galop. Tony adhère en pagaille au Mouvement de la paix, à celui contre l'armement atomique, à la Ligue des droits de l'homme. À 60 ans, il était même sur une des flottilles partie pour Gaza pour briser le blocus israélien. Puis, en 2003, il reçoit l'appel d'un objecteur de conscience à la recherche de ses anciens frères de combat. « En 1963, ils s'étaient donné rendez-vous en l'an 2000 sur le causse du Larzac, mais un seul s'en souvenait ! » rigole Tony. Les papys finissent par se retrouver et s'aperçoivent qu'ils ont très peu partagé leur expérience avec leurs enfants et petits-enfants. « Alors nous avons créé l'association des réfractaires non violents à la guerre d'Algérie, publié un livre, fait un DVD sur notre histoire, on témoigne dans des écoles... et on a même mené des actions vers les refuznik israéliens ! » ★

**PROPOS RECUEILLIS PAR
ELSA SABADO**

